

XYZ. La revue de la nouvelle

Nouvelles d'ici, mais surtout d'ailleurs

Francine Bordeleau



Numéro 36, hiver 1993

Poste restante

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3942ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bordeleau, F. (1993). Nouvelles d'ici, mais surtout d'ailleurs. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (36), 95–102.

NOUVELLES D'ICI, MAIS SURTOUT D'AILLEURS

FRANCINE BORDELEAU

Pour sa rentrée d'automne, L'instant même s'internationalise. En tenant un ambitieux et courageux pari: celui de faire découvrir, via quatre recueils, une foule d'écrivains inconnus ici.

En cherchant bien, la mémoire finit par distinguer, à travers ces noms hispano-américains qui sonnent tous pareils (Argentine? Colombie? Cuba? Guatemala? Pérou?...), quelques écrivains mexicains: Octavio Paz (comment a-t-on pu oublier le Nobel de 1990?), Carlos Fuentes, Fernando del Paso... Peut-être aussi se souviendra-t-on, mais c'est moins sûr, des Mariano Azuela, Martin Luis Guzman, Alfonso Reyes ou Juan Rulfo, auteur peu prolifique — de lui on connaît un roman, *Pedro Paramo*, et un recueil de nouvelles, *Le llano en flammes* — mais important. Des écrivains mexicains d'aujourd'hui, cependant, on ne sait pas grand-chose.

Un état de la littérature mexicaine

Histoire de combler ce vide, L'instant même vient de publier, en collaboration avec les éditions de la Universidad Nacional Autonoma de México, *Nouvelles mexicaines d'aujourd'hui*¹, un recueil regroupant quatorze écrivains. On y découvre un ton étrangement familier: celui auquel nous a habitués la fréquentation des Borges, Cortázar, Garcia Marquez... Aucun doute possible: les écrivains mexicains appartiennent bien à la grande famille hispano-américaine, qui a



1. Collectif, *Nouvelles mexicaines d'aujourd'hui*, traduction de Louis Jolicœur, Québec, L'instant même, 1993, 172 p.

inventé le courant du « réalisme magique ». Ici s'inscrivent dans cette veine Eraclio Zepeda, avec sa nouvelle « L'embouteilleur d'âmes » (l'un des meilleurs textes du recueil); Hernan Lara Zavala, avec « À l'orée du bois »; Humberto Guzman, avec « L'énigme de l'image »; et, dans une moindre mesure, Lazlo Moussong avec « La passion de Tibor », une humoristique variation sur le thème du vampire.

Pour peu que ce recueil soit représentatif de la littérature mexicaine actuelle, force est d'admettre que c'est encore dans cette tradition du réalisme magique que celle-ci excelle et qu'elle marque, malgré les influences de l'Amérique latine, sa singularité. D'autres nouvelliers dialoguent directement avec Dieu — quand ils ne le transforment pas en garçon de café! —, et nous introduisent ainsi à une appréhension du religieux fort éloignée du judéo-christianisme occidental. D'autres encore, enfin, qui se préoccupent d'innovations formelles (comme Guillermo Sampero, avec « Elle habitait une histoire ») ou abordent des thèmes comme les passions de l'adolescence, la folie amoureuse et l'usure du quotidien, apparaissent plus « universaux », comme sans appartenance particulière à une nation. C'est que, rappelle le traducteur Louis Jolicœur dans un texte liminaire, la littérature mexicaine reflète aussi « une modernité nouvelle et unique, celle d'un pays qui évolue à une vitesse vertigineuse, dont la capitale, la plus grande ville du monde, est un formidable carrefour de l'universel, un bouillonnant laboratoire d'idées et d'images, tout en étant, paradoxalement, une périphérie ».

Les risques de l'anthologie

En réponse à ces quatorze auteurs mexicains, une anthologie regroupant autant d'auteurs québécois circule au Mexique. Des deux côtés il sera sans doute fait le même constat : à savoir que l'anthologie, à cause de ce qu'elle donne à lire d'une littérature étrangère, constitue un exercice extrêmement intéressant. Mais les textes réunis ici sont d'inégale valeur — certaines nouvelles ne méritent tout simplement pas de faire partie de cette anthologie — et *Nouvelles mexicaines d'aujourd'hui*, un projet au demeurant fort louable, apparaît comme un recueil du meilleur et du (presque) pire.

*L'année nouvelle*², qui regroupe soixante et onze écrivains francophones venus des quatre coins du monde (d'Afrique, des Antilles, d'Amérique du Nord, d'Europe, d'Océanie), souffre d'un mal similaire. Pourquoi un tel recueil? Pour montrer que «la littérature francophone se porte bien, merci, et même très bien; qu'elle ne peut être saisie que dans son foisonnement et dans les différences qui la fondent en se croisant et en se rencontrant, soucieuses de l'autonomie de chacune, avides d'apprendre des autres; et qu'au sein de cette littérature francophone contemporaine, la nouvelle occupe une place majeure», explique Vincent Engel, le jeune écrivain belge responsable du projet.

Soixante et onze auteurs, dont l'Acadienne Antonine Maillet et les Québécois Gaétan Brulotte, Diane-Monique Daviau, Jean Pierre Girard, Louis Jolicœur, Gilles Pellerin, Pierre Salducci. Eût-il mieux valu sélectionner davantage, par exemple retrancher quelques-uns des dix-sept Français ou des seize Belges? Franchement oui. Il y avait là suffisamment de grands textes — ceux de France Bastia, de Charles Bertin, de Rachid Boudjedra, d'Anne Bragance, de Georges-Olivier Châteaureynaud, de Carlo Masoni, de Jean-Paul Pellaton... — pour qu'on se permette de rejeter les plus faibles sans que ne soit entachée la volonté de représenter toutes les francophonies; le texte d'Elie Wiesel, «La tradition juive de l'enseignement: un point de vue personnel», qui n'a, comme son titre l'indique, absolument rien de la nouvelle, est déjà de trop dans ce recueil.

D'un autre côté, grâce à une coédition à quatre — Canevas Éditeur, Les Éperonniers, L'instant même, Les Éditions Phi — qui permet de proposer le livre à un prix relativement modeste, on dira qu'on a beaucoup de matière pour pas trop cher. Celle-ci est constituée d'un bon contingent d'écrivains «consacrés» (Tahar Ben Jelloun, Boudjedra, Bragance, Châteaureynaud, Andrée Chedid, Jean Muno, Claude Pujade-Renaud, Frédérick

2. Collectif, *L'année nouvelle*, Dole-Bruxelles-Québec-Echternach, Canevas Éditeur-Les Éperonniers-L'instant même-Les Éditions Phi, 1993, 289 p., 29,95 \$.

Tristan...), de «révélation» comme Sophie Blanchet, une jeune lycéenne française de seize ou dix-sept ans absolument étonnante, et de littératures généralement peu diffusées, comme celle de l'Afrique noire.

Les univers francophones

Ils sont donc soixante et onze écrivains, avec la langue pour seul point commun, à participer à l'aventure. Aussi avons-nous droit à une fascinante confrontation des styles, des thèmes, des préoccupations. Et à se trouver comparés à des écrivains de partout, les nôtres y gagnent, la comparaison agissant comme une sorte de révélateur des forces, des limites et des singularités; un exercice comme *L'année nouvelle* nous dit en fait que les écrivains québécois auraient intérêt à se mesurer plus souvent à ceux d'ailleurs à côté de ces écrivains de partout, en plus de nous inciter à penser que la nouvelle est probablement notre genre le plus «mature», celui qui, au Québec, se pratique avec le plus de «compétence».

Ouvrant en outre ses pages à une quinzaine d'écrivains négro-africains, *L'année nouvelle* fait un geste méritoire en faveur d'une littérature généralement laissée pour compte par l'Occident. Les textes retenus ici s'avèrent malheureusement plutôt navrants, qui nous parlent platement du village ou des traditions. On cherche vainement la trace des Césaire, Senghor, Birago Diop, Tchikaya U Tam'Si qui ont donné à la littérature négro-africaine grandeur et puissance. Est-ce vraiment l'état actuel de la littérature africaine d'expression francophone, ou les responsables de *L'Année nouvelle* ont-ils tout simplement fait les mauvais choix?

L'Occident ne peut lire la littérature négro-africaine sans la mettre dans son contexte: celui de dictatures militaires ou civiles extrêmement dures qui interdisent la liberté d'expression (dans plusieurs pays d'Afrique, la condition des écrivains ressemble fort à ce qu'ont subi les Soviétiques sous le règne communiste), et celui de cultures nationales démantelées par le colonialisme français. Aussi, sauf exception (comme le Togolais Kangni Alem qui, avec

« La gazelle s'agenouille pour pleurer », signe un texte éminemment politique), les nouvelles africaines abordent des sujets banals et convenus (le village, les traditions...). En outre, comme la langue constitue la première exigence de *L'année nouvelle*, les Africains publiés ici écrivent forcément en français; mais est-on sûr que le meilleur de la littérature africaine est écrit dans cette langue?

On eût souhaité que les responsables du recueil donnent au lecteur ces quelques éléments: cela aurait sans doute permis une meilleure compréhension des textes africains.

Au recueil *L'année nouvelle* se greffent une foule d'activités dont un « colloque-festival » à Louvain-la-Neuve, du 26 au 28 avril 1994, ayant pour thème « Le genre de la nouvelle dans le monde francophone, au tournant du XXI^e siècle ». Y dira-t-on à quel point la francophonie est plus que jamais un concept artificiel et piégé? Le contenu même du recueil, en tout cas, permet difficilement d'esquiver cette question.

Attendre, dit-il

L'année nouvelle ne contient aucun texte de son instigateur Vincent Engel. Le jeune écrivain belge nous propose plutôt un recueil — *Légendes en attente*³, son premier — paru au début de l'automne.

Engel est aussi l'auteur de deux essais: *Fou de Dieu ou Dieu des fous, l'œuvre tragique d'Elie Wiesel* (De Boeck, 1989), et *Pourquoi parler d'Auschwitz?* (Les Éperonniers, 1991). Pourquoi la question juive? À cause de l'histoire personnelle d'Engel: son père est un Juif ashkénaze qui, après avoir perdu toute sa famille dans les camps, sauf un frère, a interdit à sa femme de se convertir au judaïsme et a tenu à ce que ses enfants soient baptisés.



3. Vincent Engel, *Légendes en attente*, Québec-Dole, L'instant même-Canevas Éditeur, 1993, 179 p.

Sachant cela, on comprend pourquoi *Légendes en attente* est habité par cette thématique, parfois de façon explicite, comme dans la nouvelle intitulée « Le messie », quoique le plus souvent on la devine dans le ton, dans une certaine mélancolie.

Mais le recueil traite surtout, comme son titre l'indique, de l'attente qui prend le sens, chez Engel, de volonté, de curiosité. Un écrivain soumet un manuscrit à un éditeur et attend son verdict : sur ce motif le nouvellier signe une des nouvelles les plus ironiquement drôles du recueil. Ailleurs un homme sait, après avoir reçu le diagnostic de son médecin, qu'il n'a plus qu'à attendre la mort : ici la nouvelle se construit sur une sorte de délire, de dérive de la logique pourrait-on dire, et montre les capacités d'invention d'un écrivain qui sait faire oublier qu'il livre là son premier recueil.

Engel est de ces écrivains « à phrases ». Ainsi dans « Correspondance », à mon avis le texte le plus émouvant, voire le plus réussi de ce recueil qui en contient vingt, il n'est que de lire : « Où vont nos yeux quand nous nous taisons ? », pour que nous frappe l'évidence : il y a de la trempe de grand écrivain chez Vincent Engel.

Tout inégal que soit *Légendes en attente*, avec quelques textes plus lourds, plus maladroits — il en est ainsi de la très grande majorité des recueils de nouvelles, semble-t-il, comme si les nouvelliers devaient, en cours de route, se trouver immanquablement en panne de souffle —, on découvre chez Engel un ton, une manière déjà très personnels. À suivre.

Un Canadien errant

Le dernier recueil de la cuvée « internationale » de L'instant même — mais non le moindre — s'intitule *Le récit de voyage en Nouvelle-France de l'abbé peintre Hugues Pommier*⁴, du Canadien anglais Douglas Glover. Le titre original, *Guide to Animal Behavior*, me semblait plus invitant, en même temps qu'il reflète

4. Douglas Glover, *Le récit de voyage en Nouvelle-France de l'abbé peintre Hugues Pommier*, traduction de Daniel Poliquin, Québec, L'instant même, 1993.

bien de quoi il est question dans ce recueil. Tant pis ! Puisqu'il faut faire avec, espérons seulement qu'il n'y ait que moi pour trouver rédhibitoire le titre français. Car nous avons là de la vraie, et de la grande littérature.

Chez les anglophones, Glover n'est pas un inconnu. Ici, outre ce recueil qui est le seul — donc le premier — Glover traduit en français, on a pu lire « La Corriveau », une nouvelle qui apparaît dans le recueil collectif *Meurtres à Québec* publié l'été dernier par L'instant même. Représentatif de la manière de cet écrivain originaire de l'Ontario qui vit maintenant à Saratoga Springs, près de New York, ce texte est cependant en deçà de ce que donne à lire *Le récit de voyage en Nouvelle-France de l'abbé peintre Hugues Pommier*.

La matière première de Glover, ce sont les êtres humains qu'il observe à la façon d'un entomologiste, c'est-à-dire sans jamais verser dans le psychologisme et en y mettant une sorte de distance clinique. Ici ce n'est pas tant la description des états d'âme et des intériorités qui compte, mais les faits; les personnages prennent de l'épaisseur, acquièrent une existence propre au fur et à mesure que sont exposés leurs comportements. Finit par se dessiner la manière contemporaine de vivre le couple et la sexualité, voire de vivre tout court. Nous sommes conviés à traverser une existence au pas de course en raison même de l'écriture de Glover, qui a un rythme précipité. Et au bout du compte ce qui fait d'un texte de Glover une expérience unique, c'est le paradoxe d'un rythme aussi rapide associé à des personnages d'une grande complexité.

Des choses graves: la rupture amoureuse, la mort, la folie, la dépossession de soi au profit de l'autre, les êtres que le temps transforme inexorablement, sont abordées ici. Glover a grandi avec l'existentialisme, on le sent. Mais on sent aussi que l'écrivain a compris ce qu'est la littérature: du sens, certes, qui doit cependant s'accompagner d'un travail sur la forme. Il s'inscrit dans la lignée des Leonard Cohen, Robert Kroetsch et Hubert Aquin; mais on peut aussi voir en Glover une sorte de synthèse de Sartre et de Perec. Existentialisme et jeux formels, donc.

L'autre caractéristique de Glover, pour ne pas dire sa marque de commerce tant elle semble lui appartenir en propre, c'est le « télescopage » historique. Dans un même texte des époques différentes s'interpellent, se répondent ou s'opposent. Cette « syntaxe intérieure » du texte est indescriptible, mais tout à fait lisible. Il en résulte une impression de vertige mais aussi assez agréable.

En plus de nous faire découvrir un écrivain intelligent et audacieux, *Le récit de voyage en Nouvelle-France de l'abbé Hugues Pommier*, recueil superbement écrit et traduit, montre la vitalité de la littérature canadienne anglaise actuelle. La nouvelle, c'est aussi cela: un voyage en accéléré dans l'existence des êtres. Glover se rapproche ainsi de la tradition anglo-saxonne de la *short story*, et on ne s'en porte pas plus mal.

XYZ

La recherche littéraire

sous la direction de Claude Duchet et Stéphane Vachon

**Un essai qui
présente le bilan
des travaux d'une
quarantaine de
spécialistes sur
la recherche
littéraire.**

504 p., 39,95 \$



XYZ
éditeur

1781, rue Saint-Hubert,
Montréal (Québec) H2L 3Z1
Tél.: 525-2170 • Téléc.: 525-7537

XYZ
éditeur

Théorie et littérature